

**Sommaire:**—POÉSIE CANADIENNE, A l'Oiseau Blanc.—FEUILLETON, Louis de Glenvez.—BIOGRAPHIE, L'Abbé de Ravignan.—LITTÉRATURE CANADIENNE, Influence du manque de récoltes dans ce pays depuis quelques années, sur l'agriculture.—Article lu à la Société des Amis.—La profession d'Avocat et la nécessité d'établir à Montréal, une école de droit.—L'Orégon.—Tableau météorologique pour le mois de Mars, lu à la Société des Amis.—Histoire de la semaine.—Variétés.

## POÉSIE CANADIENNE.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

### A l'Oiseau blanc.

(VERS LIBRES.)

Lorsque les durs frimats sur toute la nature  
Ont tendu leur lineul, ce grand voile enneigé  
Qui, sous ses plis d'argent, dérobe la verdure  
Et cache le gazon gémissant et glacé,  
Petit oiseau tout blanc, tu viens nous réjouir,  
T'envolant vers l'hiver qui n'a pas de zéphir !

Quand les vents, échappés de leurs cachots de glace,  
Furieux, ont dépouillé les bois de leur feuillage,  
Et lorsque les branches, quand l'autan siffle et passe,  
Se plaignent gémissant de leur triste veuvage,  
Petit oiseau tout blanc, tu viens nous réjouir,  
T'exilant des forêts qui sont à reverdir !

Lorsque des Froids cruels la blanche main glacée  
Enchaîne, dans les champs, le cours de nos ruisseaux  
Qui, leurs perles roulant sur le gazon, l'été,  
Semblent mêler leur bruit aux accents des oiseaux,  
Petit oiseau tout blanc, tu viens nous réjouir,  
En t'éloignant des bords qui ne font que fleurir !

Lorsque dans la campagne on n'entend plus la voix  
De l'humble rossignol, ni le gazouillement  
Des gentils habitans qui peuplent la forêt  
Et remplissent les airs de leur céleste chant.  
Petit oiseau tout blanc, tu viens nous réjouir,  
Nous annoncer l'hiver, les jeux et le plaisir !

Lorsque tous les attrails, qu'une divine main  
A ce sol a prêtés, nous sont tous dérobés,  
Et lorsqu'on murmure contre l'ordre divin,  
De noire ingratitude et de péché rongés,  
Petit oiseau tout blanc, tu viens nous prévenir  
D'être bons, patients, qu'ils vont tous revenir !

Et quand la froide neige tombe en lambeaux des nues  
Ou bien, quand elle siffle, agitée par les vents,  
Reviens près de nos toits, dans nos forêts si nues,  
Après avoir été suivre, ailleurs, les autans,  
Petit oiseau tout blanc, reviens nous réjouir,  
D'être bons, patients, nous faire souvenir !

JOSEPHITE.

Montréal, avril 1845.

## FEUILLETON.

Louis de Glenvez.

NOUVELLE.

Charles Le Groix, quoique habitué à exercer sur des hommes grossiers l'empire de son intelligente énergie, avait été étonné de son prompt succès. Il craignit une embûche, le geôlier pouvant tirer les verrous sur eux dès qu'ils auraient pénétré dans le cachot. Il fit signe à son ami d'entrer, et il resta sur le seuil.

Le baron s'avança lentement dans la prison, à peine éclairée par une lucarne grillée. Un silence lugubre régnait autour lui. An fur et à mesure que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, il entrevoyait vaguement, sur le lit de paille qui recouvrait le sol humide, des hommes, des femmes, des enfants couchés pêle-mêle et presque sans vêtements. Les uns gardaient une immobilité effrayante, les autres se remuaient avec lenteur comme des serpents engourdis par le froid. De temps en temps, un soupir, un sanglot, un jurément venait frapper les oreilles ; mais ces témoignages douloureux de la vie s'éteignaient aussitôt.

— Le citoyen Loenequer est-il ici ? dit-il enfin d'une voix tremblante d'émotion.

— Oui, répondit sur-le-champs une douce voix de femme : mais il est mort.

M. de Glenvez suivit la direction du son de voix qui venait de se faire entendre, et à la faveur du faible rayon de lumière qui filtrait à travers les barreaux de la lucarne, il aperçut une femme jeune et belle, dont les cheveux étaient répandus en désordre sur ses épaules nues. A côté d'elle, il vit avec horreur un corps roide et sans mouvement... c'était celui du comte de Loenequer.

Le baron s'agenouilla devant le cadavre de son beau-père, le cœur rempli d'une amère douleur ; la jeune femme le regardait avec surprise.

— Quoi, s'écria-t-il, en se relevant tout à coup avec une explosion d'indignation, on a ainsi laissé périr sans secours une créature humaine !

La jeune femme éleva silencieusement son doigt à la hauteur de ses lèvres flétries, comme pour imposer silence à ces cris insensés ; puis elle montra d'un signe rapide les prisonniers immobiles sur la paille. M. de Glenvez, dont les yeux s'étaient habitués aux ténèbres, reconnut avec épouvante que dans cette chambre sépulcrale les vivants n'étaient peut-être pas en majorité.

Alors il s'enfuit, entraînant son ami qui causait familièrement avec le cerbère de ce Tartare.

— Capitaine, cria derrière eux le colosse à la barbe rouge, n'oublie pas ta promesse de m'embarquer sur ta *Panthère* ; j'en ai assez de la terre-ferme. Pouah ! ça sent le renfermé.

— D'un tigre j'ai fait un lion, dit en sortant le corsaire à son ami, ce geôlier est taillé sur le patron d'un bon matelot, je l'emènerai avec moi ; je ne m'attendais guère à cette recrue-là.

Quand les deux jeunes gens furent dans la rue, le baron raconta tout ce qu'il venait de voir. M. Le Groix secoua tristement la tête, mais ne manifesta aucun étonnement : il était aguerri à ces affreux spectacles.

Arrivés sur la place de la cathédrale, les camarades entrèrent dans un café.

Ils s'assirent devant une petite table isolée, puis se racontèrent à voix basse, pleins d'estime et de confiance l'un pour l'autre, les principaux événements de leur vie, rattachant sans cesse le présent à leurs doux souvenirs d'enfance...

— A propos, dit le corsaire, interrompant subitement le récit d'une de ses courses aux Antilles, tu ne m'as pas dit comment tu comptais t'y prendre pour pénétrer dans la prison. Sais-tu quo sans mon intervention tu aurais été consigné à la porte ?

— Je me serais servi de ce papier, dit Louis de Glenvez en tirant de sa poche le laissez-passer qui lui avait été remis par l'inconnu.

— Voyons, dit négligemment le jeune marin.

Le Groix n'eut pas plutôt jeté un coup d'œil sur les deux lignes d'écriture tracées au crayon, qu'il tressaillit :

— Connais-tu l'homme qui t'a donné ce papier ?

— Je ne sais pas même son nom.

— Il était grand, n'est-ce pas ? des cheveux noirs et plats ; l'œil petit, inquiet, le teint plombé.

— Oui, ce portrait est assez ressemblant.

— Et tu as dit ton nom à cet inconnu ?

— Quel motif aurais-je eu de me cacher ? Mes intentions étaient pures, je pouvais les avouer sans crainte.

— Tu lui as indiqué le lieu de ta résidence, tu as nommé le château de Glenvez ?

— Certainement, mais à quoi bon toutes ces questions ?

— A quoi bon toutes ces questions, malheureux ! Mais tu es perdu, mille fois perdu. Oh ! j'avais je ne sais quel pressentiment de ce malheur. Sais-tu bien imprudent, ajouta-t-il en se levant brusquement et en frappant du pied ; sais-tu bien comment s'appelle ton confident, le confident de tes peines et de tes espérances.

— Non, parle, car tu m'effraies, murmura M. de Glenvez devenu pâle.

— Eh bien, il s'appelle Carrier. Ne voilà-t-il pas un joli nom à prononcer devant ta femme. Ah ! méchant démon, il a flairé en toi un aristocrate, et il t'a donné un passeport qui devait te conduire au galop dans la Loire. Sans notre miraculeuse rencontre, tu occuperais à cette heure la place de ton beau-père. On t'aurait laissé entrer dans la prison comme dans une souricière, mais tu n'en serais plus sorti que pour aller te baigner dans le fleuve maudit, ou bien tu aurais été guillotiné, mitraillé, que sais-je ? Tu es perdu par ta faute, car tu es un grand fou d'avoir ainsi livré ton nom à un passant.

— Allons, reprit-il après une pause solennelle, tu n'as plus un seul moment à perdre ; il faut fuir. Les émissaires de Carrier sont peut-être déjà sur la route de ton château.